
ANTONINO FERRO

« FORMES DE L'ONIRIQUE »

ÉMOTIONS, RÊVES, RÊVERIES

Catherine DRUON : Nous sommes vraiment, très heureux de vous accueillir Antonio Ferro et ce d'autant plus que je crois que c'était un effort après des petits soucis de santé. Merci infiniment pour tout ça.

Je n'ai pas besoin de vous présenter Geneviève Haag, je crois que la plupart d'entre vous la connaît. Geneviève est un membre fondateur du Gerpen pour ceux qui sont récemment inscrit au Gerpen, elle est psychiatre et psychanalyste d'enfants, elle est membre de la Société Psychanalytique de Paris. Vous le savez, c'est une pionnière dans ses recherches sur l'autisme et la construction de l'image du corps. Nous sommes aussi très, très heureux qu'elle ait accepté d'être discutante d'Antonio Ferro aujourd'hui.

Merci à tous et je vous souhaite à tous un excellent week-end de travail.

La psychanalyse comme oscillation entre ouverture et fermeture de mondes possibles :

Dans une très belle nouvelle de Somerset Maugham, « Jane », l'un des personnages principaux est une veuve d'une soixantaine d'années, éteinte, sans aucun charme, qui est demandée en mariage par un garçon d'à peine plus de vingt ans qui se consacre à elle avec beaucoup d'enthousiasme.

Quelques années plus tard nous retrouvons cette femme rajeunie, séduisante, « transformée » par tout ce que le garçon, de différentes façons, a fait pour elle.

C'est un peu comme si elle avait effacé vingt ans. Par la suite c'est elle qui décide de quitter le jeune homme pour épouser un homme de son âge avec lequel elle pense avoir beaucoup plus de choses en commun. Sa belle-sœur – veuve elle aussi – assiste à ces transformations en éprouvant tour à tour de la colère, de la jalousie, de l'envie.

Peu nous importe l'âge d'un patient. Ce qui nous intéresse ce sont les histoires que nous parvenons à tisser avec lui et, tout autant, celles que nous ne parvenons pas à tisser.

Un jour – à l'époque où je travaillais au service des premières visites pour les consultations au Centre de Psychanalyse dont j'étais membre – je vis écrit sur l'agenda des Rendez-vous « Ingénieur XY ». Je me dirigeai donc vers la salle d'attente et invitai la seule personne présente à entrer dans mon cabinet en disant : « Monsieur l'ingénieur, je vous en prie » ; une voix irritée et vexée me répondit le plus sérieusement du monde : « Je ne suis pas un ingénieur, je suis une petite fille de 7 ans et je m'appelle Carlotta ».

A l'époque je n'avais pas su « voir Carlotta » ; aujourd'hui bien des années sont passées et je me suis habitué à laisser transiter toutes les identités possibles du patient qui est en face de moi et toutes les histoires possibles auxquelles nous pourrions donner vie, avec pour seule limite les signaux de « fausse route » que le patient peut me donner.

Pour de nombreux collègues il est difficile de renoncer à la soi-disant scientificité de la psychanalyse, parce que nous avons souvent besoin de certitudes, de croyances fortes, et nous ne sommes pas disposés à reconnaître que nous ressemblons davantage à des artistes et que nous devrions être capables d'explorer les situations analytiques que nous vivons à partir de tous les points de vue possibles.

Etre capables de transformer la « sensorialité » en images, en sons, en couleurs, en toute sorte de pictogrammes, d'audiogrammes, d'olfactogrammes, etc. possibles, puis de les imbriquer pour former des récits, des tableaux vivants, des mélodies olfactives, des odeurs musicales, etc.

Notre « atelier » doit atteindre le plus grand degré de désordre créatif que nous sommes capables de supporter, car ensuite, sans aucun doute, des ombres, des formes prendront vie.

Je fais souvent, avec des analystes réunis en petit groupe, le jeu suivant: je leur propose de créer de brefs récits dont seul le titre est donné, puis de s'exercer à réécrire le récit produit dans un genre narratif différent : la même histoire racontée dans un genre tour à tour policier, noir, romantique, comique, érotique...

Et puis encore de réécrire le récit comme si le personnage principal était un enfant de sept ans ou une femme au foyer de cinquante sept ans...

Un collègue a appelé ce jeu « l'exercice Svitol », utilisant le nom du produit lubrifiant italien qui permet de remettre en état de marche les serrures rouillées ou bloquées.

Aider le patient à rêver les rêves qu'il n'avait pas été capable de faire tout seul : voilà quel serait, d'après Ogden, le but de la psychanalyse.

Notre curiosité, et celle du patient, pour les histoires bloquées doit être la plus grande possible et nous devons nous donner et donner au patient des motifs suffisants pour développer le « rêve que nous sommes en train de co-crée ».

Une autre catégorie développée par Bion dans l'extraordinaire travail de 1987 est la catégorie esthétique (et comment ne pas comparer ce travail avec les *Tavistock Séminars* où nous trouvons le même Bion époustouflant !).

Lorsqu'une analyse s'engage sur un « beau » chemin, beau et fertile dirais-je, nous le percevons, nous n'avons besoin d'aucune validation scientifique.

J'ajouterai une dernière réflexion, qui concerne les histoires que nous ne sommes pas capables d'« ouvrir » parce que nous voulons nous défendre, défendre notre identité qui est constituée aussi d'histoires fermées ou bouchées et qui est de toute façon un élément essentiel du travail créatif partagé avec le patient. Même si un peu de Svitol ne fait jamais de mal !

Se défendre (de) la connaissance :

Souvent, ce qui fixe la limite que l'analyse peut atteindre en termes de créativité c'est le niveau jusqu'auquel l'analyste est prêt à plonger, et avec lui le couple analytique ; étant donné que sous de nombreux aspects ce couple est asymétrique – rappelons-le – je ferais porter la responsabilité de la profondeur de l'immersion à l'analyste.

Mais quels instruments (quelles défenses) ce dernier peut-il utiliser pour éviter des immersions (pour lui) trop profondes ?

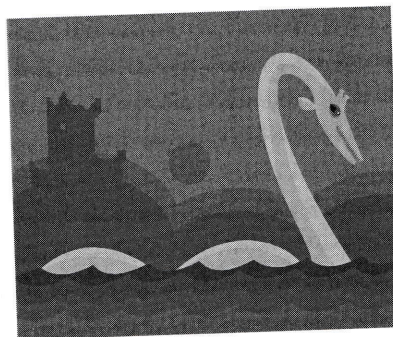
Un moyen très utilisé consiste à ne pas fournir un humus adapté au développement des personnages apportés par le patient ; le moyen le plus facile, à la fois le plus ingénieux et le plus sournois, est de placer les « personnages » dans l'Histoire, en tant que personnes.

Par exemple, si un patient parle de son oncle soupçonné d'uxoricide, on peut « bonsaïser » et cristalliser cet aspect criminel qu'il essaie d'introduire dans le champ en l'enveloppant dans la paraffine à l'intérieur de l'Histoire du patient, au lieu de lui fournir tous les facteurs de croissance et de développement qui permettraient aux aspects délinquants de ce patient (et peut-être de l'analyste, ou des deux) de trouver une mise en scène et un décor adaptés.

un autre escamotage qui étouffe des histoires qu'on pourrait développer est le recours facile à une supposée Réalité extérieure, dont on pourra ensuite redoubler le bâillon en en faisant une Réalité Historique.

Un patient parle d'un cousin de son grand père qui était membre de la bande de Salvatore Esina, une bande qui a commis de nombreux enlèvements dont certains se sont terminés par la mort de la personne enlevée. Il est évident que ce personnage « cousin délinquant du grand père » pourra soit être mis en sommeil, en léthargie, soit devenir une « graine » qui, si elle trouve un terrain et un arrosage adéquats, pourra germer en une infinité d'histoires possibles, ce qui permettra de mettre à l'affiche des fonctionnements clivés ou jamais pensés.

Au fond, tout récit est susceptible d'être engendré par des séquences de pictogrammes qui pourront trouver un censeur comme le prêtre du film *Nouveau cinéma Paradiso*, qui coupait tous les baisers, ou bien comme l'inoubliable Peppino De Filippo de *Les tentations du docteur Antoine*, de Federico Fellini, sketch du film *Boccace 70*.
Que deviendra cette séquence de pictogrammes du rêve de la veille ?



Au fond, tout analyste au travail peut souvent recourir à la « mise à l'index » de nombreux personnages potentiels qui, ainsi, ne créeront ni trouble, ni désordre, ni peur durant le travail analytique, mais resteront enkystés dans le patient, comme ces

dangereux engins de guerre qui parfois sont déminés (désamorcés) par les artificiers, mais parfois explosent sans prévenir.

Mais la responsabilité d'une analyse à 45°, à 90°, à 180° ou à 360°, plus que sur les épaules du patient, c'est sur celles de l'analyste surtout que je la ferai reposer.

On aura ainsi des analyses « en éventail fermé » où les baleines resteront empilées l'une sur l'autre et où beaucoup d'histoires ne verront pas le jour, ou bien des analyses « en éventail de plus en plus ouvert » qui raconteront toujours plus d'histoires possibles. Mais il s'agit d'éventails qui peuvent s'ouvrir en spirale, sans qu'il y ait de fin.

Très souvent les théories, même celles qui nous ont été le plus utiles, - comme l'*Œdipe* ou l'*Inconscient* - (et en disant cela je ne fais que paraphraser le Bion des *Tavistock Seminars*) - dans la mesure où elles sont connues agissent comme des barrières, comme une pollution lumineuse par rapport à ce que nous ne savons pas et qui est le seul travail intéressant en analyse : aller à la recherche de l'Inconnu et apprendre à supporter d'en savoir toujours moins mais en ayant appris la méthode pour tenter d'en savoir plus.

Je sais au contraire que bon nombre d'analyses sont faites à la manière des autruches, en mettant la tête dans le sable de la théorie pour ne pas courir le risque de voir des choses qui font peur et qui font mal.

Je veux dire que souvent l'analyste se pose en grand anesthésiste ou « narcotisateur » d'« histoires possibles » dont le pouvoir subversif reste totalement embryonnaire, au profit d'aspects souvent plus normopathiques, adaptés et orthodoxes.

Sans doute le thème de l'orthodoxie (et donc d'une adaptation à ce qui est connu et partagé) a-t-il aussi quelque chose à voir avec tout cela, en tant que phobie des subversions possibles ; et si la psychanalyse a eu autrefois un incroyable pouvoir subversif, pour beaucoup désormais elle doit rasséréner, avec les cartes d'une pseudonormalité.

Nous défendre du « présent » semble souvent un impératif : cela s'est passé avec les affiches de Maurizio Cattelan, dans une exposition de l'artiste à Milan, où était représenté un Hitler à genoux en train de prier : ces affiches furent aussitôt censurées et interdites parce qu'elles offensaient la mémoire historique des victimes du nazisme etc. Alors que cet Hitler pourrait ne pas être un Hitler du passé mais un rappel de l'Hitler qui habite en nous, qui habite la collectivité humaine, pendant que les déportations continuent à se produire, du sens le plus métaphorique au plus concret.

Je me souviens aussi du scandale des enfants pendus à des arbres, toujours de Cattelan, il y a quelques années. Cette œuvre fut stigmatisée pour son soi disant mauvais goût alors qu'elle parlait peut-être de vérités présentes aujourd'hui, comme l'absence de respect pour les « enfants » dans toutes leurs possibles déclinaisons. Autrement dit, tout ce qui nous fait penser est considéré comme étant de mauvais goût et non comme une modalité pour secouer des appareils psychiques léthargiques.

Les religions fonctionnent différemment : chacune d'entre elles est une tentative particulière de gérer, à l'aide de règles d'orthodoxie, toutes les émotions qui bouillonnent en nous ; une religion différente de la nôtre, qui met en doute celle dans laquelle nous sommes tranquillement endormis, suffit à nous déranger : on imagine ce que peut alors entraîner l'absence de religion. Or, je le répète, le besoin d'orthodoxie en psychanalyse n'est guère différent.

Gribouillages sonores :

C'est Jay Greenberg (2012) qui a forgé l'expression « Gribouillages sonores » en reprenant d'une part le jeu des « Squiggles » de Winnicott et d'autre part le concept de « champ » qui est de plus en plus répandu : tout comme sur la feuille de papier l'analyste et le patient s'alternent pour donner un sens aux gribouillages proposés par l'autre, de la même façon l'analyste et le patient complètent le gribouillage sonore proposé par l'autre en co-construisant la co-narration qu'ils ne cessent de faire (Stern 2013, Ferro 2006). Les phénomènes de casting enrichissent de nouveaux « traits » les gribouillages sonores « co-crées » par le patient et l'analyste et donnent continuellement une forme et un nom aux personnages de la séance. Des personnages qui, en plus d'être considérés d'un point de vue réaliste, pourront être considérés d'un point de vue qui les regarde comme des objets internes, comme des néo-crédations du couple analytique pour exprimer ce qui prend vie dans le champ et qui pourra à un certain moment assumer une signification.

Une jeune psychiatre très sérieuse et très engagée dans son travail se met soudain à haïr les psychologues avec lesquelles elle travaille. Elle éprouve d'intenses sentiments de rage, de rivalité, de mépris, de jalousie. Pas un jour qui ne soit gâché par quelque chose qu'ont fait les psychologues avec lesquelles elle travaille en contact étroit.

Nous tombons d'accord – dans le film que nous sommes en train de co-produire – pour dire que les psychologues sont des « salopes, fainéantes et séductrices ». Mais voilà le mystère : ce sont des « qualités » qu'Arabella n'a jamais eues et qu'elle voudrait s'approprier.

Tout à coup elle change de point de vue et décide qu'elle doit les fréquenter davantage car c'est seulement ainsi, pense-t-elle, qu'elle arrivera à s'approprier ces aspects de sa féminité qui sont restés trop longtemps emprisonnés et non exprimés.

C'est encore Greenberg (2012) qui affirme qu'entrer dans le cabinet d'analyse en pensant à l'Œdipe serait comme lire un livre policier en sachant déjà qui est l'assassin. Et en plus on sait que c'est toujours le majordome !

Nous rencontrons très souvent ce type d'analyse menée selon une carte préconstituée, sans aucun risque ; d'ailleurs R. Sigurtà, figure historique de la Psychanalyse italienne, avait l'habitude de dire que les analyses didactiques – justement en raison de leur finalité préconstituée- pouvaient être considérées comme des analyses avec parachute.

Je m'explique ainsi le fait d'avoir personnellement mené si peu d'analyses didactiques – qui devraient être pareilles que les autres d'ailleurs (sauf qu'elles sont faites avec un analyste qu'on suppose plus expert) - et mêmes celles-là, en cherchant au maximum à faire une analyse comme toutes les autres et avec les mêmes objectifs que toutes les autres, comme Bion le signale dans les *Tavistock Seminars* et dans la conférence de 198 „, (Resnick). Selon ce qu'affirme Bion, le cabinet de l'analyste devrait ressembler à l'atelier d'un artiste qui, à partir du chaos et de façon imprévisible, donne vie à de nouvelles créations.

Transformation en jeu :

Je voudrais après ça m'occuper d'un autre point ou peut-être du même point mais avec un langage différent. Je voudrais montrer comment on peut aussi mettre en œuvre la transformation en jeu, tant dans l'analyse d'enfants que dans l'analyse des adultes. Dans le cas de ce dernier avec des modalités plus verbales dans le théâtre imaginaire de la séance.

J'ai déjà longuement exposé le concept de transformation en jeu (Ferro ...) et l'utilité de considérer la séance analytique comme un rêve produit par l'analyste et le patient ensemble : au fond, comme le dirait Ogden, le but de l'analyse est de pouvoir aider le patient à rêver les expériences sensorielles qui, non rêvées, ont produit le symptôme.

Je voudrais à présent m'occuper d'un autre point, ou peut-être du même point mais avec un langage différent : je voudrais montrer comment on peut aussi mettre en œuvre la transformation en jeu, tant dans l'analyse des enfants que dans l'analyse des adultes ; dans le cas de ces derniers avec des modalités plus verbales dans le théâtre imaginaire de la séance.

Une collègue pleine d'expérience doit travailler en séance avec un enfant de plus en plus en colère et incontinent qui fabrique des petites fusées en papier qu'il lance contre l'analyste. Toute interprétation sensée ne donne rien. L'analyste décide alors de participer elle aussi au jeu et construit des petites fusées qu'elle lance contre l'enfant en

essayant de donner un sens verbal à ce qui se passe. A un certain moment une petite fusée la frappe violemment à l'œil, elle reste un instant aveuglée et en proie à son tour à une fureur aveugle elle lance méchamment une fusée dans l'œil de l'enfant qu'elle cible en plein. L'enfant ne se laisse pas intimider et continue à lancer des fusées qu'il accompagne d'un chapelet des plus gros mots qu'il connaît. L'analyste est étonnée, désorientée par sa propre réaction, elle se sent mortifiée et elle essaie de mettre en mots ce qui se passe dans la pièce d'analyse : mais elle n'obtient aucun résultat, si ce n'est une rage encore plus grande de l'enfant qui la couvre d'injures.

Et là, l'analyste a une idée géniale, elle transforme la bordée de gros mots en strophes qui riment. Ces strophes mettent en poème tous les gros mots utilisés par l'enfant. Celui-ci se calme, comme étonné du cours inattendu qu'a pris la séance et fasciné par le nouveau jeu qui est apparu.

A la séance suivante l'enfant veut reprendre le jeu en disant que l'analyste elle aussi doit lui dire des gros mots qu'à son tour il associera en faisant des rimes poétiques pourvues de sens : se forme ainsi une sorte de tennis verbal, ou plutôt de basket, où chacun reçoit les mots de l'autre et les transforme en injure poétique, comme cela se faisait dans certaines joutes verbales au Moyen âge.

Ce qui était pure évacuation est devenu un jeu partagé qui donne un sens à ce qui auparavant ne pouvait être exprimé que dans le mouvement.

Le même type de transformation en jeu peut prendre vie avec un patient adulte, avec des modalités d'expression différentes.

Opérations en amont de l'interprétation :

Il arrive fréquemment que nous nous retrouvions avec des patients qui inondent la séance de mots. Selon moi ils ne peuvent pas être bloqués, comme certains le suggèrent, parce qu'ils sont affligés d'une sorte de diarrhée psychique.

C'est comme s'ils contenaient en eux tous les mots qui composent *Guerre et Paix* (et parfois ce niveau de parole constitue déjà un aboutissement) et que l'analyste soit obligé de faire une sorte de pressage ou de condensé de cette évacuation afin d'en mettre en évidence les points principaux, les personnages, les fonctions.

Seul un regard d'ensemble et d'en haut pourra permettre une lecture des lignes organisatrices du champ.

Je suis intrigué, flatté dans ma vanité mais désorienté car je me demande si cela a un sens de prendre ainsi un patient en analyse « à durée déterminée » et « sans ouvrir la boîte », c'est-à-dire « les yeux fermés », sans vérifier véritablement ce à quoi je m'engage. Toutefois, après un moment de perplexité, j'accepte.

En septembre, comme convenu, Margot se présente : c'est une jeune femme qui vient d'arriver du Québec avec ses trois enfants qui vont fréquenter pendant un an l'école italienne puisqu'au Québec ils fréquentent un lycée italien. Margot me donne quelques autres informations sur la façon dont elle va s'organiser et nous confirmons que l'analyse commencera – comme nous l'avions fixé par e-mail – le lundi suivant, à l'heure convenue, à raison de trois séances par semaine. Au moment de sortir Margot me tend une grande boîte qu'elle avait laissée dans la salle d'attente en me disant : « Je l'ai apportée pour vous du Canada ».

Je suis de nouveau désorienté (passe encore d'avoir complètement sauté le problème des critères d'analysabilité, mais un cadeau avant même de commencer !). Toutefois le regard de Margot m'incite à accepter, alors que nous sommes sur le pas de la porte, cette grande boîte, en même temps que l'idée que je prends Margot vraiment « sans ouvrir la boîte », « les yeux fermés ».

Resté seul, j'ouvre la boîte où je trouve une petite pendule de table et un fossile, une « tranche » de tronc d'arbre venu d'une forêt pétrifiée. Je suis particulièrement frappé par ce fossile qui semble représenter un visage pétrifié avec un sourire gelé du genre « ris, pauvre clown », ou peut-être un clown au regard douloureux et désespéré.

Tout en regagnant mon domicile je pense que la pendule semble être un aide-mémoire par rapport au temps de l'analyse, qui est justement à durée déterminée : un an de travail.

Le visage pétrifié me renvoie tout de suite à des émotions pétrifiées, ce qui est peut-être le but de l'analyse, quelque chose de fossilisé qui espère pouvoir redevenir vivant.

Toujours marchant vers chez moi je me demande aussi spontanément « mais pourquoi une boîte si grande pour deux objets finalement assez petits ? ».

Et soudain j'ai une sorte d'illumination : apparemment destinée à protéger la pendule et le fossile, une quantité invraisemblable de gazes emplit la boîte, exactement le type de gazes qui sert à soigner les blessures. Et un troisième thème fondamental me vient à l'esprit : le saignement et le besoin d'éponger ce sang (et de soigner si possible les blessures).

En mon for intérieur je sens que ces rêveries, ou fantaisies, ou « rêves » que je fais sur ces objets sont importants, je vois aussi clairement que je peux les utiliser comme des hypothèses de sens pour moi, mais que cela n'aurait aucun sens d'en faire immédiatement l'objet d'interprétations, je sens que je dois encore « les métaboliser et les digérer ».

Dès les premières séances une histoire tragique se dévoile : la mère de Margot s'est suicidée en se jetant par la fenêtre lorsque celle-ci avait 16 ans ; son père, un chirurgien célèbre, a aussitôt fermé la maison où ils habitaient et a déménagé avec ses quatre enfants sans que personne puisse emporter quelque chose de l'ancienne maison, pas même son linge ou ses jouets. Une barrière de négation avait pétrifié toutes les émotions.

Le premier rêve que m'apporte Margot est celui d'un vampire (qui est cette personne dans mon dos ? Dois-je en avoir peur ?), mais ce vampire l'écoute et il a une lanterne à la main.

Dans le deuxième rêve il y a un voleur, mais elle ne s'oppose pas au vol, elle n'exprime et peut-être ne ressent aucun sentiment, elle ne demande aucune aide ... (c'est le thème de la « forêt pétrifiée »), elle est toujours « occupée à comprendre l'autre, les raisons et les besoins de l'autre ».

Le coût de l'analyse – dans tous les sens – n'est pas rien pour Margot, elle ne sait pas encore si elle en sortira appauvrie ou enrichie.

Au bout de quelques jours, lorsque Margot perçoit que j'arrive à prendre en charge ses douloureux récits sans chercher aussitôt une interprétation qui les lui re-donne, encore très lourds, elle rêve qu'elle reçoit en cadeau un « petit portemanteau ».

Le portemanteau de l'entrée de mon cabinet devient ainsi un personnage de notre séance analytique, quelqu'un à qui confier ses poids ; et je me demande en effet souvent si mon pauvre portemanteau résistera car chaque jour il est chargé de sacs ultra pleins et de plus en plus lourds qui, étrangement, ne sont pas déposés sur une des chaises de l'entrée mais « suspendus » au portemanteau. Mais lui et moi tenons bon, même si Margot s'inquiète souvent que le porte manteau soit trop fragile pour supporter tout ce que l'on y suspend.

De plus en plus le portemanteau devient pour moi la représentation d'une mère dont il faut tester la fiabilité et la capacité de tenue.

Dans un rêve de cette première période, Margot est vivante dehors et morte (pétrifiée ?) dedans.

Vers la mi-novembre je tombe soudainement malade et pendant une semaine je dois suspendre les séances ; à mon retour Margot voudrait payer la totalité de l'analyse, jusqu'à la fin de notre année de travail, comme pour s'assurer de ma présence jusqu'à la fin de la durée fixée (la mère qui meurt plus tôt que prévu ?).

Mais quelque chose commence à fondre, souvent à la fin de la séance il « pleut », au sens qu'elle se lève du divan en larmes.

Elle rêve qu'elle « fait de la danse classique » comme lorsqu'elle était enfant, progressivement les émotions se remettent à fondre et à vivre en elle, en une danse entre la relation avec moi (et la peur de me perdre prématurément) et l'histoire (la perte de la mère et l'impossibilité d'élaborer le deuil).

Dans un rêve une fillette a peur d'un chien et d'un ours, une femme masturbe le chien et l'ours : les émotions qui font peur, qui peuvent déchirer doivent être apprivoisées et calmées.

Des situations liées à la rencontre avec d'autres patients activent des jalousies, des colères, des frustrations.

J'introduis alors le thème du saignement émotionnel, pour des émotions tellement intenses qu'elles peuvent déchirer, comme une alternative à la « pétrification » ou à la congélation du monde interne.

Chaque proposition interprétative est prise, développée, élaborée par Margot et devient source de nouvelles ouvertures imprévues. Le thème de la dépression maternelle prend vie, à partir d'une séance durant laquelle ma présence mentale avait légèrement diminué à cause de la séance précédente avec une patiente gravement psychotique qui m'avait envahi et rendu moins disponible. Après cette séance Margot rêve que des enfants sont abandonnés dans une vallée pleine de neige et qu'ils tombent dans un ravin gelé tandis que la maman est enlevée par un énorme oiseau noir. Elle rêve ensuite qu'un camion renverse une famille sans que personne n'intervienne pour sauver les enfants. Je relie ces rêves à ma moindre présence mentale de la veille (je lui dis de façon explicite que ces rêves venaient sans doute du fait que j'avais été moins accueillant que d'habitude et que je pensais qu'elle l'avait perçu dans la mesure où cela touchait une expérience très douloureuse de son enfance), ce qui permet à Margot de faire une série de liens avec sa propre expérience d'enfant lorsque sa mère restait des jours entiers dans sa chambre, couchée dans le noir, ou lorsqu'elle attendait à la fenêtre le retour d'une mère qui n'apparaissait jamais (mon engorgement émotionnel m'avait fait participer avec moins de présence et de vivacité à notre dialogue).

Lors de la dernière séance de chaque semaine commence alors à apparaître une référence à la maison de son enfance qui, après des années de silence, revient habiter ses rêves ; Margot vit et ressent la douleur de cette époque et la douleur actuelle de la séparation. En décembre elle commence déjà à parler de la « fin » de l'analyse « parce que si on n'y pense pas tout de suite ce sera un avortement et non pas un accouchement ».

Naturellement, je ne peux pas raconter toute l'analyse de Margot, je veux seulement suivre le fil qui concerne la façon différente de vivre les émotions que notre travail active. Un jour Margot se souvient que dans l'album de famille il manque justement les photos de sa première année de vie (voilà l'année d'analyse !), année qui avait été marquée par une grave dépression de sa mère, même si celle-ci avait été remplacée par une affectueuse « nounou ».

Dans un rêve elle doit enterrer des tas de cadavres (les deuils à faire) et s'occuper d'un grand nombre de vivants (les gazes).

Dans un autre rêve elle dit à une amie que « si elle parle et exprime ce qu'elle ressent cela signifie qu'elle renonce à l'idée de la mère qui doit intervenir sans qu'il soit nécessaire de s'exprimer » ; elle a attendu longtemps que sa mère redevienne vivante et cette attente commence à se transformer en l'idée d'une mère qui peut redevenir vivante et prendre soin d'elle intérieurement, en tant que fonction « portemanteau/ porte charges ».

Elle raconte ensuite sa visite à l'aquarium de Gênes (où on « voit » les émotions-poissons tout en étant protégé) ; dans un autre rêve elle est avec Edison (l'inventeur de l'ampoule électrique, parfaitement !) en train d'imiter le cri des animaux, des chiens, des chats, des chevaux (on dirait que les émotions – si elles sont soutenues par quelqu'un, l'analyste-portemanteau, – recommencent à vivre). Puis elle raconte une sortie où elle s'est laissée glisser sur le toboggan aquatique sans peur, exactement comme elle le fait pour rencontrer avec courage, avec audace, les émotions de plus en plus vives qui entrent dans la pièce.

Elle rêve encore qu'elle est chez un barbier pour subir une opération douloureuse et qu'elle lui dit : « Je ne veux pas d'anesthésie générale, je veux SENTIR ! »

Pour Margot ressentir la douleur – et aussi la douleur du traumatisme de la perte et des micro traumatismes de la moindre présence mentale de la mère – n'a fait qu'un avec le fait de ressentir de la joie : elle demande au coiffeur de lui faire des « mèches coups de soleil » qui éclaircissent et ravivent les cheveux.

Lors des dernières séances elle me dit que pour elle l'analyse a signifié remplir l'album avec les photos de sa première année de vie (et c'est l'année où Margot recommence à

vivre) ; elle doit beaucoup utiliser le feu rouge d'un rêve et le policier responsable d'un autre rêve pour ne pas tomber amoureuse du « photographe » qui lui a fait voir tant de nouveaux paysages, elle doit rentrer dans son Histoire, où il y a aussi une famille qui l'attend au Canada.

Durant un week end elle va en Sicile où il « pleut avec le soleil », comme Margot qui s'en va pleine de nostalgie mais contente et ayant découvert qu'elle a droit à un passeport italien, ou mieux ayant découvert, à travers les enquêtes menées, qu'elle a eu un grand père sicilien !

J'ai presque terminé, je voudrais montrer deux situations de transformation en rêve. Pour moi c'est vraiment la chose la plus importante, la transformation en rêve que notre psyché est capable de faire et quel type d'écoute nous pouvons des fois activer pour faire une transformation du fait réel, de la chose en soi, de la vérité ; de la transformer en rêve, de la transformer dans quelque chose qui nous aide à comprendre, à transformer la vie psychique.

Mais une chose que je voudrais ajouter, que j'ai déjà dit, que la chose la plus importante ce n'est pas de développer l'histoire, une histoire n'importe laquelle, mais la chose la plus importante c'est de développer les instruments pour rêver et pour contenir. C'est-à-dire la chose la plus importante c'est le développement du contenant et le développement de la fonction alpha.

Maintenant ce sont deux vignettes cliniques. La première, on pourrait dire la séance comme rêve.

Mario et les feux d'artifice :

Mario me téléphone de l'hôpital où il a été hospitalisé à la suite d'un accident : alors qu'il était en vacances à Nice avec sa famille il a reçu en plein thorax une fusée de celles que l'on utilise durant les feux d'artifice, la fusée lui a déchiré le thorax, occasionnant des brûlures au deuxième et troisième degré, sa femme aussi a été gravement brûlée.

Mario me dit que sa femme et lui sont en voie de guérison mais qu'il téléphone pour savoir si ses trois filles - qui étaient présentes lors de l'accident - ont été traumatisées .

Je fixe un rendez vous à Mario et à sa femme et lorsqu'ils viennent me voir, ensemble, ils me racontent en détail l'accident provoqué par la fusée qui a été lancée avec une inclinaison trop basse et qui les a frappés sur le balcon où ils se tenaient pour profiter du spectacle de pyrotechnie.

J'essaie ensuite d'en savoir plus sur les trois filles qui ne donnent pas de signe particulier de malaise post trauma.

Au cours d'une « conversation libre » (talking as dreaming comme dirait Ogden) j'apprends qu'environ 10 ans auparavant Mario a eu un autre accident : il a été renversé par un PL (poids lourd) sur une aire de stationnement de l'autoroute. Dans les deux cas il décrit l'énorme impact cinétique tant de la fusée que du PL. Dans le cas du PL aussi il avait fini en réanimation, suspendu entre la vie et la mort. Puis il avait repris le dessus.

Parlant toujours librement ils me disent qu'ils continuent, au bout de vingt ans de mariage, à avoir des disputes furibondes, de véritables ouragans, d'ailleurs comment pourrait-il en être autrement puisqu'ils viennent l'un de Palerme et l'autre de Tunis : deux caractères passionnels et, dirais-je, à la passionnalité violente.

A partir de là tout le discours prend une Gestalt différente : ce voltage émotionnel de 200 000 volts (qui les conduit périodiquement à l'hôpital avec coups et brûlures), quelle implication peut-il avoir dans le développement de leur vie ?

Combien ces tempêtes émotionnelles qui s'abattent sur eux sont-elles traumatisantes et potentiellement dangereuses ? Une écoute onirique permet une vision totalement différente. Alors ici il n'y a pas déjà des éléments alpha qui sont formés, il y a les épingles d'une narration et il faut transformer les épingles dans un rêve. Ici on voit que le rêve est différent de la narration primitive et c'est le canal du rêve dans lequel une chose entre de cette façon et sorte complètement transformée.

Une autre simplification comme la transformation en rêve peut être faite aussi dans une consultation ou dans une supervision.

Capacité négative et fait préchoisi (Buenos Aires) :

Un collègue m'amène en supervision le « fait » suivant : un patient s'est adressé à lui pour un problème qui l'a conduit à consulter de nombreux spécialistes sans aucun succès. Il souffre d'un insupportable « fourmillement au pied » qui parfois l'exaspère de façon intolérable.

Le patient raconte les visites neurologiques, les électromyogrammes, les deux psychothérapies avortées... je suis angoissé car il me semble que je n'ai rien à dire, des faits, des faits, uniquement des faits. Continuant de parler mon collègue me dit qu'il s'agit d'un patient très concret, factuel, et donc terriblement ennuyeux.

(Pendant ce temps je pense : « pied endormi », marcher, ne pas pouvoir courir, donner des coups de pied, le film « un homme nommé cheval »... mais rien ne prend forme en une authentique rêverie. Il n'y a que le « Svitol » qui essaie de débloquer les engrenages).

Puis il parle du sentiment de culpabilité ou de honte par lequel il se sent parfois tenaillé. Il raconte ensuite qu'enfant il s'est souvent senti abandonné, exclu, il dit qu'il ne se permettait pas de ressentir des émotions. Il les comprimait.

Il parle d'épisodes d'incontinence, de rage ; une fois, après avoir bu, il avait envoyé au diable le père d'un ami.

(Dans mon esprit quelque chose se fait jour autour de colère-incontinence-culpabilité). De façon marginale, il fait allusion à un ami metteur en scène qui l'avait engagé pour faire un spot publicitaire sur (la boisson) « Red Bull ».

A ce moment-là, pour moi, tout se condense et prend forme en une image : le taureau qui « racle » le sol avec sa patte de devant avant de charger.

A ce moment-là aussi, mon collègue ajoute que le patient fait parfois un usage excessif de Red Bull.

Et c'est alors que prend vie, que s'organise le « fait préchoisi » : le Taureau Rouge, mais à la manière dont font les taureaux avant de se lancer contre les toreros, ou avant de charger : je visualise l'image du taureau qui racle la terre de sa patte de devant, comme s'il avait des fourmillements et devait se décharger d'une tension.

Voilà, le Taureau Rouge a été lyophilisé, condensé, concrétisé dans le symptôme : il s'agira désormais de permettre à Red Bull et à sa fureur, à sa colère, de sortir de la patte-claustrum où ils ont été séquestrés pour avoir accès à toutes les histoires possibles qui s'épanouiront à partir de la mise en image, en mots, en rêve de cette fureur que le patient a toujours eu peur de ne pas pouvoir exprimer.

C'est l'émergence de cette image qui me permet de trouver un moyen d'organiser l'interprétation de ma pensée.

Ann LEVY : Merci beaucoup, on peut vous applaudir. Maintenant je vais passer la parole à Geneviève Haag, qui a des choses aussi à nous dire à propos de ce que vous avez dit.